

BONOBO
productions

présente

LES SORCIÈRES DU GHANA



Reportage de 26'
proposé par Julia KÜNTZLE

Dans le nord du Ghana, les croyances traditionnelles dans la sorcellerie perdurent. Accusées et chassées du jour au lendemain, des femmes se réfugient dans des camps comme celui de *Gambaga*. Certaines vivent ici depuis plus de 10 ans, sous la protection du chef du village. Selon les croyances locales, lui seul a le pouvoir de rendre inoffensives et d'exorciser ces "sorcières".



Le camp de *Gambaga* ressemble à un village africain comme les autres. Des cases en terre cuite, un puits entouré de bidons en plastique, des poulets en liberté... beaucoup d'enfants et des femmes transportant sur leur tête des fagots de bois. Comme les autres ? pas tout à fait car ici vivent 85 femmes accusées de sorcellerie et 40 de leurs enfants ou petits-enfants. Elles sont là parce qu'elles n'ont nulle part ailleurs où aller.



« Un jour, la femme de mon fils a rêvé que je la poursuivais avec un couteau. Elle m'a accusée de sorcellerie, raconte Awabu. Alors mon fils a aidé sa femme à me battre puis les villageois ont menacé de me tuer. J'ai dit que je partais chercher du bois et je ne suis jamais revenue ».

Il y aussi :

- Salimatu qui a rejoint le camp, deux jours avant notre arrivée, avec ses deux jeunes enfants. Son mari l'a quittée après avoir appris qu'elle était une "fille de sorcière".
- Dinaba, accusée de sorcellerie par la deuxième femme de son mari, il y a huit ans.
- Kolpah. Un membre de la famille de son époux l'a accusée, au motif qu'il avait vu son visage se refléter dans la soupe qu'elle préparait.
- Ashana, enceinte, a erré huit jours avant d'accoucher, seule, dans la brousse. Par chance, elle a croisé un homme qui l'a aidée et lui a parlé de *Gambaga*. C'est ainsi qu'elle s'est retrouvée au milieu des autres "femmes-sorcières". A 28 ans, elle est la plus jeune du camp.

Elles nous ont raconté leurs histoires tragiques, un destin qui bascule du jour au lendemain quand elles sont d'abord montrées du doigt, avant que la tension monte dangereusement et qu'elles soient forcées de quitter précipitamment un village qui constituait leur seul univers. Difficile d'imaginer le choc et le traumatisme qu'elles ont subi...

Autrefois, dans ce qui n'était pas encore le Ghana, les accusées étaient lapidées ou brûlées. Pourtant, dans trois royaumes du nord, les chefs traditionnels fournissaient protection et refuge aux personnes accusées de sorcellerie. La tradition a perduré, expliquant l'existence actuelle de 6 camps dans la région.

A *Gambaga*, c'est le chef du village - appelé *Gambarana* - qui en détient l'autorité. Selon les croyances, son pouvoir héréditaire rend inoffensives les sorcières qu'il prend sous son aile. Grâce à des sacrifices rituels de volailles, il sait identifier les femmes accusées à tort et exorciser les autres. « *Je dois leur offrir de la nourriture et un endroit où vivre* » explique un vieil homme barbu, qui reçoit assis sur une peau de chèvre dans une modeste case.



En réalité, c'est en travaillant sur ses terres que les femmes survivent. Outre une soumission totale, elles gardent seulement une partie de la récolte pour leur consommation personnelle. Difficile de savoir à quel point le chef tire avantage de son statut, outre le prestige qu'il lui confère. Il est aidé dans sa tâche par la *Magazia*, celle qui organise la vie du camp, partage les vivres et tranche les conflits.



la "magazia", en compagnie de 2 de ses filles

Le "camp" n'est pas une prison dont le *Gambarana* serait le gardien. Sans lui, nul doute que les sorcières présumées mourraient seules dans la brousse. Bien que déshumanisées et marginalisées de fait, toutes se disent satisfaites de leurs conditions de vie, pourtant rudimentaires. Si chaque femme dispose d'une case, elle dort à même le sol sans natte ou matelas.

Leurs enfants - au nombre d'une quarantaine - sont scolarisés dans les deux écoles du village. Souvent stigmatisés et marginalisés, ils ont des difficultés à étudier.



S'il est arrivé que de jeunes accusées se remarient avec des hommes de Gambaga, la plupart attend qu'un membre de leur famille vienne les chercher. Comme Dinaba, qui dit avoir 46 ans mais en paraît le double. « *Je ne vois plus que d'un œil, j'espère que je pourrai rentrer avant d'être aveugle* ». Espoir ? illusion ? voilà quinze ans qu'elle est ici.

La plupart des "sorcières" ont en effet plus de 40 ans. Plus les marques de la vieillesse sont apparentes (perte de dents, de cheveux, ménopause), plus les femmes risquent d'être accusées de sorcellerie. Celles du camp, qu'elles soient chrétiennes, musulmanes ou venues de tribus différentes, vivent en bonne entente. Leur malheur et leur statut d'exclue ont instauré une solidarité de fait.



Des ONG - comme la britannique *Action Aid*, fondée en 1972 et présente dans le nord du Ghana depuis 10 ans - et l'église presbytérienne encouragent et financent, tant bien que mal, le retour de ces femmes chez elle. Mais beaucoup refusent de partir après ce qu'elles ont vécu. « *Je ne veux pas rentrer, j'ai peur qu'on me tue* » murmure Ashana, son fils malade du paludisme sur ses genoux.

En juin 2012, le gouvernement avait promis de détruire les 6 camps de sorcières existant dans la région. Le président Mills est décédé un mois plus tard et de nouvelles élections ont eu lieu en décembre, portant au pouvoir John Dramani Mahama. Quelques semaines avant le scrutin, sa femme avait effectué une visite au camp de *Gambaga* mais, à l'heure actuelle, les lignes sont figées.

Le révérend de l'église presbytérienne locale, Elijah Wuni Naboo - qui a initié le *Go Home Project*, un programme d'aide au retour des femmes accusées de sorcellerie - dénonce le manque d'action politique : « *Les politiciens réclament la fermeture des camps, mais ils resteront le seul refuge tant que les croyances dans la sorcellerie dureront* ».

De nombreux Ghanéens, dont la majorité ne croit plus aux sorts et autres malédictions, sont gênés à l'évocation de ces refuges pour sorcières. Ils font tâche dans un pays reconnu comme un exemple en matière de respect des droits de l'Homme en Afrique de l'Ouest.

L'INTENTION.

La photo reporter est en contact étroit avec l'ONG *Action Aid*, qui travaille dans les 6 camps de sorcières du nord du pays, disséminés dans un rayon de 160 kilomètres. Pas de problème pour aller dans un autre camp que celui de *Gambaga* si nous voulons varier les témoignages et les situations. Cela permettrait aussi de filmer la région pour la présenter et comme séquences de transition.

Nous recueillerons l'opinion du représentant de l'Eglise luthérienne, qui rend le gouvernement responsable du maintien de ces camps. En collaboration avec la responsable locale d'*Action Aid*, un programme d'aide au retour (*Go Home Project*) a été mis en place. Un plus serait de pouvoir suivre l'une d'entre elles ayant fait le choix de rentrer ou que des membres de sa famille sont venus chercher. A négocier en amont avec l'ONG.

A Accra, la capitale, connaître la position officielle du nouveau pouvoir après les élections présidentielles de décembre dernier. Elections couvertes par l'auteur.